

La Bible, moyen de résistance dans la poésie
d'André Frénaud, Pierre Emmanuel
et Yannis Ritsos

Il est souvent difficile d'expliquer ou d'interpréter, avec le regard d'aujourd'hui, les affres de la Seconde Guerre mondiale. La littérature et plus particulièrement la poésie s'est vu assigner le rôle de réceptacle extériorisant, de miroir et de médiateur purificateur pour sauver et préserver l'humanité en temps de détresse. Répondant en écho aux bombes et aux balles de fusil dont retentit le présent insupportable, les poètes redéfinissent leur rôle tout en accourant à l'appel lancé par Hölderlin dans son fameux vers « À quoi bon des poètes en temps de détresse ? »¹. Les poètes en temps de détresse participent activement à la résistance en faisant de leur poésie une arme de combat ; ce rôle a pu leur assurer, par ailleurs, la dénomination de « poètes de la Résistance », car ce sont les poètes qui ont pu nommer l'innommable, et ce, de manière spirituelle.

La parole poétique, bien que solitaire, dit le réel et est « la condition d'existence au monde et le lien avec la divinité »². Sur fond de crise, à savoir de guerre, les poètes, déchirés entre l'obligation de s'armer pour survivre et la volonté d'écrire de la poésie pour respirer et reconstruire le monde, s'efforcent de chasser, sur le

¹ F. Hölderlin, « Pain et vin », *Odes, Élégies, Hymnes*, Paris, Gallimard, 1993, p. 103.

² A. Hetzel, *La Reine de Saba. Des traditions au mythe littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 13.

champ de bataille même, les démons et les cendres de la guerre et de recenser, sous la forme d'un poème, les événements traumatisants. Porteuse de révolte et d'espérance, cette poésie s'inscrit dans un contexte européen singulier et mérite d'être examinée dans une perspective comparatiste. Dans le cadre de la présente étude, nous tâcherons de montrer que la Bible se révèle, à travers ses épisodes, un chant intérieur d'une vie insoumise et une insurrection contre ce qui diminue l'homme. Les poètes que nous avons choisi de confronter entretiennent des rapports riches avec le texte biblique et sont en phase avec cette période tourmentée de l'Histoire. André Frénaud, Pierre Emmanuel et Yannis Ritsos ont répondu « présents » à l'appel de leurs patries respectives (France et Grèce). Nous nous attacherons à présenter les figures centrales autour desquelles les poètes tissent leurs œuvres qui, notons-le, sont écrites durant la Deuxième Guerre mondiale. Nous tenterons de rappeler aussi brièvement que possible les rapports entre mythe, Bible et littérature, trois termes qui sont ici corrélatifs à un quatrième, celui de l'Histoire du XX^e siècle. Qui plus est, les figures bibliques qui jalonnent les œuvres de notre triade poétique nous aideront à amorcer une réflexion sur les modalités et, surtout, les raisons qui ont amené Frénaud, Emmanuel et Ritsos à reprendre, voire à réécrire, quelques épisodes de la Bible en les plaçant en pleine période de guerre. Plus précisément, la figure des rois mages chez André Frénaud, la figure du Christ chez Pierre Emmanuel et les figures du Christ, de la Vierge ou de l'archange, dans une acception du divin bien particulière, chez Ritsos constituent non seulement des figures protectrices et salvatrices en temps de détresse mais aussi des figures aptes à parler de l'expérience et, plus généralement, de l'acte poétique : anéantir, remettre en question ou bien recréer le monde, dans et par le langage poétique, voici la mission et la tâche que se sont vu confier les poètes. La Bible, réservoir d'images, de récits et de mythes, a nourri, selon Northrop Frye,

l'imagination de l'Occident comme une unité. Elle constitue un rempart en ces périodes de bouleversements déchaînés par la Seconde Guerre mondiale (et de la guerre civile grecque qui commença en 1946). Les poètes font usage de la Bible et font appel pour évoquer les barbaries de la guerre (morts, déportations, emprisonnements, peines, tortures) à ses mythes au sens où les définit André Dabezies : « Appelons donc "mythe" des récits ou des schémas narratifs, des histoires symboliques, d'origine indéterminable, mais apparemment spontanée, qui ont pris chacune figure et valeur de modèle intemporel et plus ou moins sacré aux yeux d'un groupe humain déterminé. Le récit mythique met en scène de telles situations-limites, il permet donc de les envisager comme vivables, voire de trouver un sens à la vie, à tout ce que l'homme se voit obligé d'affronter sans rémission ni justification pensable »³. Ce sont ces « situations », ces récits mythiques qui nourrissent l'imaginaire occidental et produisent des réécritures multiples au fil du temps. La Bible active et réactive autour d'un personnage ou d'un épisode tout un ensemble d'images dont les résonances parcourent et fécondent la littérature, et contribuent à la construction d'un mythe personnel/individuel ou collectif. Selon Danièle Chauvin, il convient « d'envisager la Bible comme un fait culturel, une œuvre essentielle à la formation de l'esprit de l'imaginaire occidental, une source vivante de l'art »⁴ ou, comme l'a affirmé William Blake, « l'Ancien et le Nouveau Testaments sont le Grand Code de l'Art »⁵. Comme le mythe « est le conservatoire des valeurs fondamentales »⁶, le recours au mythe

³ A. Dabezies, « Figures mythiques et figures bibliques », [dans :] C. Husserr, E. Reibel (dir.), *Figures bibliques, figures mythiques : ambiguïtés et réécritures*, Paris, ENS/Rue d'Ulm, 2002, p. 5.

⁴ D. Chauvin, « Bible et mythocritique », [dans :] D. Chauvin, A. Siganos, P. Walter (dir.), *Questions de mythocritique. Dictionnaire*, Paris, Imago, 2005, p. 41.

⁵ Annotations autour de la gravure du *Laocoon*, reproduites dans D. Erdman, H. Bloom (éd.), *The Complete Poetry and Prose of William Blake*, Garden City (New York), Doubleday & Company, 1965, p. 271.

⁶ Repris par G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*,

d'origine biblique en temps de détresse est une urgence.

« La Bible est une arme »⁷ pour André Frénaud, Yannis Ritsos et Pierre Emmanuel. Elle devient tout à la fois un refuge et une épée acérée pour les poètes qui désapprouvent la réalité dans laquelle ils vivent. Les épisodes et les figures bibliques sous-tendent l'expérience poétique en temps de guerre, et constituent une sorte d'antichambre du salut.

La Seconde Guerre mondiale trouve un écho dans l'univers d'André Frénaud. Commençant à écrire en 1938 ses premiers poèmes sous le pseudonyme de Benjamin Phelisse, Frénaud participe au recueil clandestin de la Résistance, *L'Honneur des poètes*, que Paul Éluard, Pierre Seghers et Jean Lescuré ont préparé et publié aux Éditions de Minuit, en 1943. Enrôlé en 1939, le poète de *Les Rois mages* passe deux ans de captivité, en tant que prisonnier, dans le Brandebourg, et il publie ses premiers vers envoyés par le stalag de Dreetz-Luckenwalde (Dreetz bei Dosse-Luckenvalde) où il écrit, en 1941, le poème *La Plainte du Roi mage* qui clôt les poèmes de Brandebourg (1940-1941). Finalement, André Frénaud est libéré et renvoyé en France, en 1942, grâce à de faux papiers. L'œuvre poétique de Frénaud « professe une confiance en le monde et un désir sans cesse renouvelé d'inscrire l'homme dans un bonheur terrestre »⁸. Son désir de liberté, d'égalité, de fraternité universelle et de quête de l'unité parcourt toute son œuvre.

*Les Rois mages*⁹ d'André Frénaud réactualise l'hypotexte biblique de la péripécie matthéenne en en faisant une lecture historico-politique. La réécriture procède par amplification car la Bible passe sous silence le chemin, la

Paris, Dunod, 1992, p. 460.

⁷ D. Chauvin, « Apocalypse », [dans :] P. Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1998, p. 114.

⁸ C. Mayaux, « La Bible réfractaire d'André Frénaud », [dans :] J. Rieu et al. (dir.), *Échos poétiques de la Bible*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 565.

⁹ A. Frénaud, *Les Rois mages* suivi de *L'Étape dans la clairière*, Paris, Nrf/Gallimard, 1977 (désormais siglé RM).

durée du voyage et le voyage de retour des rois mages. C'est à partir de ces silences, de ces non-dits que Frénaud développe son récit, le scénario mythique se construisant autour « d'une discontinuité, une absence, un manque et même un impossible à dire »¹⁰. Là où il y a les silences, le texte littéraire est susceptible de développer les potentialités du mythe. Le récit des rois mages dans l'Évangile selon Matthieu marque, pour le poète, la captivité, la libération et le retour (physique et poétique). Il décrit les étapes de sa libération, de ce « beau voyage », de la manière que voici :

Suivrai-je ces lourds chalands par les pins et le sable,
sur les rivières à pas lents,
prisonnier à travers la profonde Allemagne,
évadé.
Je partirai quand passeront les oies sauvages,
le soldat ne me verra pas. (*RM*, 112)

Le poète entreprend, dans cet extrait, de décrire les étapes de la captivité et de la libération (« prisonnier »), ce chemin long, abrupt et sauvage (« rivières à pas lents ») qui le mène vers son pays ; c'est un voyage initiatique qui représente tant sa liberté physique que sa liberté poétique. Tous les éléments de la guerre (bombardements, captivité, libération, etc.) sont réunis, tout au long de ce grand récit poétique aux dimensions historiques, dans une même configuration. Les différentes images évocatrices synthétisent cette configuration qui est celle de la figure du roi mage ou des rois mages. « C'est dans un pays de sables, dans les durs travaux faits avec ses compagnons de captivité qui transpercent cette poésie à chaque poème, où l'Elbe coule, où se profilent des pins, qu'André Frénaud nous emporte, confondant souvent avec ce décor réel le songe où se meuvent les mythes avec lesquels le prisonnier reconstruit l'univers. Il

¹⁰ J.-D. Causse, « Le mythe : un langage des origines », [dans :] É. Cuvillier, J.-D. Causse (dir.), *Mythes grecs, mythes bibliques. L'humain face à ses dieux*, Paris, Éditions du Cerf, 2008, p. 178.

y a le mythe des Rois mages, qui est une métaphore plusieurs fois reprise, où se résume toute la vie du poète, et peut-être toute la vie, celle en tout cas de ce cortège de prisonniers ses compagnons »¹¹.

Les Rois mages rappelle le combat mené par André Frénaud mais aussi, à travers lui, par tous les poètes pendant les années de guerre et marque une crise agonique perpétuelle qui rend compte de la relation du poète à son époque. Ce va-et-vient de la parole poétique, ce passage de la visitation, comme le nomme le poète, actionne et anime le monde tout en désintégrant le temps à tel point que « l'unité du monde n'existe qu'en mouvement, elle est le mouvement même de l'unification »¹². Les combats pour la justice et la dignité humaines se poursuivent, les Rois mages étant la figure du voyage.

L'ennemi approche, c'est pourquoi la menace de la guerre devient encore plus effrayante durant la période de « Noël 39 » :

Les oiseaux, les Rois Mages,
Noël encore, et je suis dans la paille,
les cochons m'ont prêté leur abri,
qu'importe le vent et les obus qui passent [...]
Temps est venu où les cœurs se rebandent,
cahin-caha – Caïn je ne le suis pas –
Pitié pour nous et pour tous ceux qui passent
ici et là et de l'autre côté.
Noël des hommes, ô frères, pitiés pour tous,
qui attendons l'aurore.

17 décembre 1939 (RM, 98-99)

Le poète n'est pas Caïn car il n'aime pas la violence ; il attend que la paix, « l'aurore » règne sur le monde c'est pourquoi il fait appel aux Rois mages qui représentent l'aspect initiatique de la naissance du Christ. « La guerre »

¹¹ L. Aragon, « Un prisonnier libéré : André Frénaud », [dans :] J.-Y. Debrieulle (dir.), *Lire Frénaud*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985, p. 19-20.

¹² De la Préface de Bernard Pingaud dans André Frénaud, *Il n'y a pas de paradis*, Paris, Nrf/Gallimard, 1967, p. 7.

prépare l'accomplissement, le salut. Le roi mage semble être un voyageur qui est condamné à errer sans arrêt afin de fuir la mort.

L'éclaireur de la mort en sa clairière hésite,
les morts sont fragiles, – et leur veut du bien [...]
Il sourit aux émeutes de nuages. [...]
Le vent joue avec le fléau de la balance.
Il est las. Peut-être il va se rendormir. [...]
L'éclaireur de la mort, de ses déserts, s'assemble. [...]
Déjà le ronfleur a préludé aux métamorphoses.
Soldat, voici venu le jour de l'accomplissement.
10-12 septembre 1942 (RM, 101-102)

Les expériences de la captivité et de la guerre amènent Frénaud à célébrer rituellement la mort et à ensorceler le mal pour l'exorciser. « L'éclaireur de la mort » permet d'accéder à l'inconnu, au néant qui équivaut à une épreuve métaphysique. Toujours conscient des limites, Frénaud décrit, dans ses poèmes, un voyage ou une terre ; il exprime toujours l'indicible au moyen du langage et des péripéties d'un voyage, celui des *Rois mages* :

Avancerons-nous aussi vite que l'étoile ? [...]
La neige avait tissé les pays du retour
avec ses fleurs fondues où se perd la mémoire.
De nouveaux compagnons se mêlaient à la troupe,
qui sortaient des arbres comme les bûcherons. [...]
Nous allions voir la joie, nous l'avons cru,
la joie du monde née dans une maison par ici.
Nous arrivons trop tard, le massacre est commencé,
les innocents sont couchés dans l'herbe. [...]
Égarés dans les moires du temps, les durs méandres,
qu'anime le sourire de l'Enfant,
chevaliers à la poursuite de la fuyante naissance
du futur qui nous guide comme un toucheur de bœufs,
je maudis l'aventure, je voudrais retourner
vers la maison [...]

janvier-février 1941 (RM, 141-143)

Le lieu et le temps sont pour Frénaud deux repères significatifs pour parler de ses déceptions et de ses attentes. Ils font partie de l'unité, voire de l'unification, originale des images et, par extension, du sensible. La

transcendance n'est alors pensée possible que dans le temps par la paix, la liberté, l'unité. « Le voyageur [...] ne pourrait que subir alternativement les assauts également trompeurs de l'espoir et du désespoir si la parole poétique ne lui était donnée pour renverser le cours de l'expérience. Parce que cette parole n'est pas seulement un témoignage, le miroir où l'expérience viendrait se refléter, mais qu'elle est elle-même, dans le sillage et dans la poussée de l'être, une violence unificatrice [...] »¹³.

Bien que les Rois mages soient au nombre de trois, dans les poèmes *Rois mages* et *La Plainte du Roi mage*, le chiffre trois est suggéré par l'utilisation du pronom personnel sujet « nous » ; les poèmes traitent d'un voyage du point de vue de l'un des mages (« je maudis », « Mais je ne puis guérir d'un appel insensé »). Le Roi mage doit s'habituer à la réalité environnante, celle de la guerre et des boucheries, tout en poussant une *Plainte* déchirante. Il avait l'étoile pour guide afin d'échapper à la captivité mais, pendant ce voyage initiatique, il est resté « seul et l'étoile s'était tue ».

Seule patrie pour ma joie quand un champ sur ma route,
à travers ce monde en rumeurs que je réchauffe en vain,
me fait recouvrer,
vieil homme prodigue errant sans hasard [...]
C'était sous Hérode le cruel [...]
Ils tueraient l'enfant. Nous devons partir. [...]
Nous sommes partis... Nous partons encore. L'étoile s'était tue. [...]
L'étoile réapparut.
Je ne suis que de cette heure d'ici. Je suis seul.

Dreetz bei Dosse-Luckenvalde
avril-novembre 1941 (RM, 144-153)

Ce journal intime, ce carnet de guerre place les événements personnels du poète dans un scénario narratif sous le signe de la figure biblique des Rois mages. Prise dans le monde du rêve et de la Bible, la résistance du poète « s'exprime à travers une volonté de surmonter le passé et le présent que les contingences de la guerre

¹³ *Ibidem.*, p. 7.

pourraient faire subir à l'élan créateur »¹⁴. Le poète a cru au miracle de la naissance et/ou de la renaissance, et a entrepris ce voyage difficile afin de pouvoir accepter son existence. Frénaud trouve son « inspiration originelle dans une expérience religieuse de l'Être »¹⁵ dont il « espère en détecter la fugitive présence »¹⁶ ; c'est cette quête de l'unité, de l'être mais aussi du non-être que le poète recherche pour en poser les fondements de sa poésie du salut. « La conception du roi mage comme détenteur de la sagesse et du savoir se trouve en opposition avec la fonction du poète, qui, selon Frénaud, est de dénoncer la situation atroce du monde et de révéler que cette insatisfaction de l'homme n'est que "la nostalgie de l'impossible joie" »¹⁷. Frénaud emprunte à la Bible l'épisode des rois mages non seulement pour parler de l'expérience de la guerre et de l'expérience poétique ; ce chemin de Croix est nécessaire pour arriver au salut et à la rédemption, c'est-à-dire à la libération et à la paix.

Christocentrique, la poésie de Pierre Emmanuel constitue une révolution intérieure qui crie vers l'extérieur. Au moment où se déclenche la Seconde Guerre mondiale, c'est la figure du Christ qui devient le pivot de son œuvre, « la place de foyer de toutes les autres images »¹⁸. Réfugié à Dieulefit, pendant l'Occupation, ce grand résistant s'installe en 1940 et jusqu'à la fin de la guerre avec sa femme Jeanne

¹⁴ P. Schnyder, André Frénaud : « Vers une plénitude non révélée », Paris, L'Harmattan, 1997, p. 141.

¹⁵ *Ibidem*, p. 9.

¹⁶ Y.-A. Favre, « Frénaud et la résurgence du sacré : *Haeres* », [dans :] J.-Y. Debrouille (dir.), *op. cit.*, p. 165.

¹⁷ C. Nikou, « Le voyage des Rois Mages : une lecture comparatiste (T.S. Eliot, A. Frénaud, Z. Karelli) », *Graphè 20*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 167.

¹⁸ Entretiens avec Jean Amrouche, 1^{re} série, 2^e et 3^e émissions, enreg. 8 et 11 janvier 1955, diff. 15 et 22 janvier 1955, citation reprise dans la thèse d'A. Simonnet, *Le Christ de Pierre Emmanuel : l'élaboration d'un mythe personnel*, thèse de doctorat soutenue, en octobre 2006, à l'Université de Montpellier III-Paul Valéry sous la direction de Madame Renée Ventresque (la thèse est à ce jour inédite), p. 20.

Bourgogne à la Pension Beauvallon. Il participe activement à la Résistance et aide Jeanne Barnier, la secrétaire de mairie de Dieulefit, et Marguerite Soubeyran dans la fabrication de faux papiers.

La guerre alors emplissait nos âmes : elle s’y déroulait ; une divination que nous avons reperdue, qui sans doute n’existe qu’aux époques d’ébranlement collectif où, dans le mal comme dans le bien, chacun devient innombrable, laissait pressentir la nature réelle des forces dont l’histoire en temps ordinaire voile pudiquement le chaos [...] la barbarie, le génocide des corps et âmes, la censure et les camps de mort, la ruée totalitaire en vue de la destruction universelle, mais aussi l’enlèvement jour après jour dans les tracasseries réglementaires, l’effort de survie que demandait une existence constamment anémiée de son sens, et, pour ajouter à l’étouffement, cette infecte moralité de la bêtise, qui n’aime dans l’homme que la peur [...] Que faire alors, pour le salut de l’homme ? [...] forcer accès à la lumière jusqu’au cœur de notre nuit organisée contre elle.¹⁹

Dans cette Introduction, Pierre Emmanuel questionne la Bible elle-même aussi bien sur le mode eschatologique du débat théologique que comme le lieu d’un effort éternel pour retrouver une innocence perdue et anéantir la nuit ; cette opposition entre le Bien et le Mal, la nuit et la lumière est pour Pierre Emmanuel un lieu de savoir, des sentiments vécus, de la pensée chrétienne pendant l’Occupation.

Ma compassion plus passive qu’active, m’empêchait de me libérer de l’angoisse immédiate, mais ne me rendait que plus sensible la souffrance humaine dans son fond. La guerre me révéla cette sensibilité spirituelle que je n’ai cessé de traduire depuis – et d’abord dans mes œuvres de Résistance.²⁰

Pierre Emmanuel est un résistant de la première heure ; son écriture est marquée par les événements

¹⁹ P. Emmanuel, « Introduction » à *Combats avec tes défenseurs* suivi de *La Liberté guide nos pas*, Paris, Seghers, 1969 et reprise dans P. Emmanuel, *Œuvres Poétiques Complètes* (édition établie sous la direction de F. Livi, avec la collaboration de G. Adamson, A.-S. Andreu, A. Préta-de Beaufort, I. Renaud-Chamska), Lausanne, L’Âge d’Homme, 2001, Premier Volume (1940-1963), p. 107-108 (désormais siglé *OPC*, I et suivi de la page).

²⁰ De la préface de P. Emmanuel à l’ouvrage d’A. Bosquet, *Pierre Emmanuel*, Paris, Seghers, 1959, p. 14.

historiques. Dans son œuvre, la figure christique est si prégnante qu'elle réapparaît presque dans chaque recueil ; le Christ, qui fonde « l'unité psychique de l'homme et du monde » (préface à *l'Évangélaire*, *OPC*, I, 905), ne peut se comprendre qu'à la lumière de la Passion. « Les événements de la vie du Christ, en particulier ceux de sa Passion, bien qu'ils se soient déroulés il y a deux mille ans, ne sont pas un événement du passé qui permettrait l'espoir ; ils sont le présent de chacun et de l'histoire »²¹. Pierre Emmanuel dans sa fonction de poète-prophète décrit les cruautés de la guerre et de la peur qui envahit les nations. Son poème *Prophétie sur les nations* en est la preuve.

Le prophète ! [...]

Pourtant si quelques-uns entendaient la Parole
dans sa force inimaginable de futur [...]

si la Parole en eux se faisait quotidienne [...]

alors l'homme pourrait se regarder en face
et de son propre mal oser se justifier.

Mais la Voix véritablement crucifiée

qui donne au corps pécheur sa figure éternelle

et tend ses bras dans l'exigence de la Croix,

nul ne l'entend à travers soi sinon le Pauvre

le même dérisoirement quand tout se sauve

devant le scrupuleux miroir de l'ironie

l'hallucinant miroir de la Faute ! [...]

(*OPC*, I, 112-115)

La « Voix véritablement crucifiée », c'est-à-dire Jésus-Christ, doit traverser sa Passion et mourir sur la Croix pour sauver l'homme du péché originel qui jalonne toute l'histoire biblique de la Genèse à l'Apocalypse. Il en résulte que le Christ emmanuelien est le Christ entre le Vendredi saint et Pâques, c'est-à-dire entre crucifixion, résurrection et Rédemption, étapes capitales pour la réalisation du dessein divin. Comme saisi par une vision, Emmanuel imite l'hypotexte johannique et, plus particulièrement, le récit du bris des sceaux, pour devenir témoin oculaire des

²¹ A. Simonnet, *Pierre Emmanuel, poète du Samedi saint*, Paris, Parole et Silence, 2010, p. 63-64.

événements horribles de la guerre qu'il dénonce.

Mais il dit « Joie ». Et nous les hommes sans visage
témoin de l'homme en son anéantissement
nous nous réjouissons car dieu montre sa Face
non point le dieu tremblant des papes et des rois
mais le Seigneur dont la Colère est éternelle,
le miséricordieux qui nous brûle le sang.
Nous nous réjouissons parce que tout est Verbe,
Christ une fois pour toutes a étendu les bras
il n'est plus place désormais pour le blasphème,
tout est résumé dans la Lettre de la Croix. (*OPC*, I, 117)

Dans ces vers, Emmanuel laisse entrevoir un brin d'espoir en la figure christique qui « a étendu les bras ». Dans *Jour de colère* (1942), le poète est en quête de cet espoir tout en dénonçant les totalitarismes et la dictature nazie. Les cris de Pierre Emmanuel sont des cris de rage et de détresse contre le monde apocalyptique que veut instituer Hitler. Le poète nous dira dans ses essais : « une nouvelle poésie, née de la conscience blessée, cherchait alors à traduire, sous le seul voile du symbole, la révolte et l'exigence de tous »²². Comme le remarque Anne-Sophie Constant, « L'Histoire s'y révèle aussi, dans ses fracas et ses drames, ses soubresauts et ses apaisements fugaces. Pierre Emmanuel a 24 ans à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale et il se dit même un "des fils spirituels de la guerre", en laquelle il voit, à la suite de Pierre Jean Jouve, une remontée au jour des puissances souterraines du Mal. Une poésie de la Résistance aux accents prophétiques débusque aussi au fond des cœurs la complicité de chacun avec le mal »²³. À une époque où l'Europe est abattue par les deux guerres mondiales, le poète se tourne vers sa poésie pour chercher la réponse à l'énigme de la vie et s'interroger sur l'existence et la destinée humaines, la quête spirituelle et l'expérience

²² P. Emmanuel, « Le poète et son public », *Poésie* 45, n° 22, 1945, p. 27, repris dans son essai magistral *Poésie Raison Ardente*, Paris, Egloff, 1948, p. 37.

²³ A.-S. Constant, « Préface » de l'anthologie Pierre Emmanuel, *Anthologie poétique* (choix et présentation par Anne-Sophie Constant), Paris, Éditions de Corlevour, 2014, p. 11.

poétique. « Quand, avec le recul de l'histoire, on jugera des mouvements profonds de la conscience nationale qui ont préparé les voies de la liberté, on reconnaîtra que les poètes, avec une intuition exacte du drame qui se jouait, surent porter en avant quelques valeurs essentielles, très simples et très communes, mais dont il était urgent de montrer qu'elles étaient l'enjeu même du combat »²⁴.

C'est ce drame qui se déploie devant ses yeux et auquel le poète doit faire face. Ce drame est le résultat du démoniaque, du mal contre lequel Pierre Emmanuel doit lutter. Dans un souci de conquérir l'être, l'existence humaine qui est en dialectique avec le mal et la guerre, le poète-résistant s'adresse à la transcendance et vise la restitution de l'homme en temps de détresse. Alors que tout, autour de lui, s'effondre, le poète enjambe tous les malheurs tout en laissant apparaître, à travers la prière, un monde plein d'espoir. Le poème de Pierre Emmanuel, *Eli Lamma Sabactani (Jour de colère)* est, en fait, un poème-dialogue entre le peuple et le pape, qui renvoie aux évangiles de Marc et de Matthieu (Mc 15,34 et Mt 27,46). Nous y lisons :

ELI LAMMA SABACTANI

En cette noire nuit
sans yeux sans mains sans cri
sans eau que le sang sans lueur que le sang
sans astres que le sang lunaire au firmament
sans brume que le sang jamais séché toujours fumant
sans Âme que le sang jamais figé toujours errant
sans visage que la Face de l'abîme
tournée vers nous [...]
les mains levées dans le rayon de la prière
Nous appelons sur vous Sa grâce et Son regard [...] (OPC, I, 135-136)

Ce « pourquoi m'as-tu abandonné » contient un espoir et un malheur ; c'est le cri déchirant que pousse Jésus qui perd l'espoir et qui souligne l'horreur de l'humanité. Comme Jésus, Pierre Emmanuel se sert de ce cri du cœur pour raconter son horreur et son désespoir

²⁴ P. Emmanuel, *Poésie Raison Ardente*, op. cit., p. 31.

pour la guerre sans pour autant perdre de vue le salut et la libération. Les ténèbres de la guerre se répandent et ravagent le monde, c'est pourquoi la présence du Christ dans le système poético-philosophique de Pierre Emmanuel marque l'unité, poétique comme cosmique ; le poète ne souffre pas seulement du monde insupportable mais aussi de sa propre existence dont les angoisses personnelles sont inextricablement liées à l'expérience poétique. Le recueil *Jour de colère*, titre aux connotations encore une fois apocalyptiques, est dédié à ses amis ainsi qu' « aux morts ces contempteurs superbes de la mort ces durs justiciers ces violents prophètes » (dédicace). Le but du poète est de créer, démiurge à son tour, voire recréer le monde, un monde cette fois-ci lavé de ses péchés par le sang christique. Le poète le décrit de la manière suivante : « La guerre mondiale fut une guerre intérieure de l'homme contre soi et contre l'image de Dieu en lui ; comme le disait si bien le poète Pierre-Jean Jouve : "Dieu souffre et la face humaine est offensée" »²⁵.

Comme nous l'avons déjà évoqué, mis à part la guerre réelle, il y a aussi cette guerre intérieure que Pierre Emmanuel cherche à vaincre par la vérité de sa poésie. « Une guerre intérieure, plus sournoise et plus profonde, se déploie dans les consciences où l'esprit de division s'efforce de détruire de l'intérieur l'unité et la singularité de la personne humaine »²⁶. Le vent optimiste qui souffle, malgré les combats meurtriers de la guerre, est aussi repris par Yannis Ritsos dans sa poésie qui conjugue l'élément chrétien avec son idéologie communiste.

Né le 1^{er} mai 1909 à Monemvasia, Yannis Ritsos s'est très tôt familiarisé avec les amertumes de l'existence qui obsèdent son œuvre. Il adhère très tôt au Parti

²⁵ J. de Bourbon-Busset, « Hommage à Pierre Emmanuel », Académie Française, 27 septembre 1984. Texte publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et accessible sur le site des Amis de Pierre Emmanuel. Disponible sur <http://www.pierre-emmanuel.net/dropbox/Hommage_de_Bourbon-Busset.swf>.

²⁶ A.-S. Andreu, *Pierre Emmanuel*, Paris, Éditions du Cerf, 2003, p. 37-38.

Communiste grec, ce qui lui a coûté très cher car, après la guerre civile grecque²⁷ au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il connaîtra les fameux camps de « rééducation nationale ». Aragon le saluera comme « le plus grand poète vivant ». La particularité de l'approche du divin chez Ritsos tient au fait que sa poésie est imprégnée d'éléments religieux (le Christ, la Vierge, Dieu) mais ces références ne proviennent pas d'une foi solide ; elles sont le résultat de l'éducation religieuse traditionnelle qu'il a reçue, dès son plus jeune âge, à l'école, car ses poèmes émergent toujours d'un combat intérieur entre la croyance et l'incroyance, entre le Christ et Marx, entre la foi et la raison, entre l'éternité et l'éphémère. Pour lui, la mission de la poésie et de la religion est la transmission des valeurs universelles, celles du comportement humain dans la société, de la paix, de la solidarité, du sacrifice ; chez Ritsos ces valeurs sont représentées par le Christ lui-même.

Dans le poème *Derrière la dernière frontière* (XIII) du recueil *Épreuve* (1935-1943) qui n'est autre que la Seconde Guerre mondiale, il écrit :

Oh, tu ne peux pas dormir. La nuit les étoiles sont nombreuses
Des milliers de lumières dans les faubourgs du ciel – les vitres et les fontaines
lustrent
les vitrines du paradis.
Les archanges se tiennent dehors dans les
parvis
ils fument leurs cigarettes et parlent de l'amour.
Les phonographes crient [...] les petits anges [...] comptent leurs sous
dans les paumes [...]
Ce n'est pas le sommeil
qui peut couvrir ce cœur qui veille tard à cause des
tambours et des trompettes. (PA, 449)

Dans ce paysage apocalyptique où les trompettes, comme celles de l'Apocalypse de Jean, déchaînent les malheurs de la guerre (« phonographes crient », « ils

²⁷ La guerre civile grecque coïncide avec la guerre civile en Chine de 1946 à 1949.

comptent leurs sous dans les paumes », « tambours »), Ritsos fait référence au paradis et aux archanges en les plaçant dans le cadre de la guerre. Les archanges sont les soldats qui « fument leurs cigarettes » et « parlent de l'amour » : une allusion ici encore à Dieu et à son amour qui est tellement nécessaire en période de guerre. À la guerre, à la solitude et à la maladie, Ritsos essaye de résister. Il n'a jamais accepté « ce monde bipolaire, manichéen, où tout espoir de différence serait arbitrairement laminé dans une fausse symétrie entre les agresseurs et les assiégés »²⁸. Ritsos recourt de nouveau à la tradition des évangiles telle qu'elle est chantée et transmise par l'église, et plus particulièrement par la catéchèse, importante au début du XX^e siècle pour tous les élèves en Grèce. Par cet enseignement oral de la religion chrétienne orthodoxe, le poète se rappelle l'expression de l'épître de Saint Jean « Dieu est Amour » (1 Jn 4, 8) : bien que Ritsos remette constamment en question le divin (« Le Christ écoute, comprend et se tait »²⁹), les enseignements religieux reçus sont bien ancrés dans sa conscience.

Dans tous les poèmes de cette période, Ritsos se réfère à la guerre. Dans le poème *La veille du soleil* du même recueil, il retrace poétiquement les effets de la guerre et les impacts sur la vie quotidienne.

Ici le feu nous voit, nous entend. Avant nous il est là
le feu
pour brûler le banc du jardin avant que nous ne nous installions dans le
jardin
pour brûler nos pas avant que nous ne connaissions le jour qui est parti
avant que nous ne voyions le jour qui arrive. (PA, 451)

Le réveil de la mémoire historique est vital pour Ritsos. En incluant dans l'espace la dimension temporelle,

²⁸ De l'introduction de D. Grandmont : Yannis Ritsos, *Le mur dans le miroir* (présentation, choix et traduction de D. G.), Paris, Gallimard, 2001, p. 18.

²⁹ Le poème s'intitule « Le Saint Noir », VII : Yannis Ritsos, *Poèmes actuels*, Athènes, Kedros, 1987.

Ritsos vise « à établir des liens entre espace et mémoire »³⁰. À travers la mémoire vécue, les événements historiques s'inscrivent dans un temps infini, c'est pourquoi il présente l'Histoire comme un matériau en marche et placée toujours sous l'invocation de l'élément religieux (du Christ, de la Vierge, d'un saint, etc.). « La poésie de Ritsos porte la marque des ferveurs orthodoxes de son enfance. D'où des poèmes qui, par delà leur modernité, sont structurés comme des icônes, mettent en scène des sortes de rites baptismaux et recourent à des attitudes de prière et de vénération »³¹. Toute la quintessence de l'œuvre de Ritsos pourrait se retrouver dans son poème *Grécité* (*Ρωμιούνη*, publié en 1954) qui est une composition poétique divisée en sept parties. Il s'agit d'un « poème de la Grèce héroïque, insoumise, celle des anciens kleftes, comme des maquisards d'aujourd'hui, et aussi un poème de la Grèce légendaire, cosmique, dont le chant, le cri et le message la portent bien au-delà de ses frontières comme des limites de la Grèce historique et géographique »³². Dans cette fresque, Ritsos associe les expériences personnelles de la tradition historique au style lyrico-épique pour nous donner, dans toutes ses particularités, la forme d'une Grèce et de son peuple qui se bat pour retrouver la liberté. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, Ritsos écrit la *Grécité* alors que la Grèce entre dans une nouvelle période de tourments. Les combats de rues (Ta Dékémvriana, les combats de décembre), qui ont commencé le 3 décembre 1944 à Athènes, ont marqué le début d'un conflit qui clôt la défaite de la gauche. Ces conflits ont mis le feu aux poudres et ouvert l'écart entre les régimes communistes dans l'espace balkanique et le gouvernement grec. Il s'agit

³⁰ M. Métoudi, *Yannis Ritsos, qui êtes-vous ?*, Paris, La Manufacture, 1989, p. 86.

³¹ F. Amanecer, « Trois poèmes de Yannis Ritsos », *Études* 11/2005 (Tome 403), p. 521.

³² J. Lacarrière, « Yannis Ritsos », [dans :] J. Lacarrière (dir.), *Dictionnaire amoureux de la Grèce*, Paris, Plon, 2001, p. 441.

du début de la guerre civile grecque.

Dans ce poème, le poète met l'accent sur la relation entre l'élément humain et naturel : des images de la nature nous nous dirigeons vers les sentiments pour montrer qu'aussi bien la nature que l'homme puisent leur force dans la complicité de l'élément divin.

Les étincelles ne dorment que d'un œil dans les braises
de la solitude [...]

La Sainte Vierge s'allonge dans les myrtes avec grande
jupe tachée par les raisins.³³

La Sainte Vierge, de par sa description, semble directement sortie d'une icône. Elle est par définition une figure consolatrice et réparatrice. C'est Elle qui « répare » les défaillances humaines et pardonne même à ceux qui ont crucifié son Fils.

Le poète répond par le chant aux drames que connaît alors son pays [...] La force de la Grécité à cette capacité du poète de mêler deux histoires, l'une ancienne, l'autre contemporaine, et de laisser cohabiter les héros et les hommes, les dieux d'hier et les saints d'aujourd'hui, la lassitude des mères et la Sainte Vierge [...].³⁴

Recouverte de son manteau de sainteté, modèle de la condition humaine, la Vierge constitue un symbole de grandeur psychique ; ces vers expriment l'optimisme, la foi et la confiance, caractéristiques propres à la Vierge.

Oui c'est vrai, l'Enchaîné a ses deux mains de deuil
prises au collet

Mais son sourcil frémit comme un roc prêt à rouler
hors de son œil amer. (G, III, 35)

Ce recours à des figures religieuses, intégrées dans le dualisme qui caractérise le poète grec, réactive ses réminiscences qui sont inextricablement liées à son enfance et, surtout, à la guerre. « L'Enchaîné » est le Christ qui reconforte le poète dans cette période pénible qu'il a traversée et qu'il traverse. Dans la Grécité, il évoque les

³³ Y. Ritsos, *Grécité suivi de Après l'épreuve II*, J. Lacarrière (trad.), Paris, Éditions Bruno Doucey, 2014, p. 25. Desormais siglée (G).

³⁴ *Ibidem*, p. 9.

scènes qui se déroulent devant lui : « Les morts gisent le ventre au soleil tout le jour/Mais dès que le soir vient, les soldats se traînent sur les pierres noircies/Ils cherchent à humer l'air qui bruit hors de la mort » (G, VI, 57).

Sur le sol, la mesure de la fourmi, le donjon de la guêpe
avec ses meurtrières,
Sur le même olivier, la carcasse d'une cigale morte l'été
dernier [...]

Le printemps a sept orphelins endormis à ses pieds
Un aigle moribond dans ses yeux
Et là-haut, derrière le bois de pin,
Blanchit la chapelle de Saint-Jean le Jeûneur (G, VII, 63)

Un paysage plongé dans la mort laisse progressivement la place à l'espoir qui désigne l'espace à la fois primordial et religieux (« blanchit la chapelle »). Les vers de la *Grécité* rassemblent le pouvoir poétique des images du poète. Pour Ritsos, l'acte de nommer les atrocités de la guerre, c'est l'acte de déchiffrer les mystères de la vie. Sans jamais perdre de vue la férocité des deux guerres (mondiale et civile), Ritsos utilise encore une fois une image religieuse, celle de la chapelle et du saint (« Saint-Jean le Jeûneur »). Il fait une lecture traditionnelle, presque liturgique, de la Bible. Les résonances religieuses qui contribuent à la construction de l'identité nationale, telle que le poète la conçoit, constituent un vrai combat contre la guerre et fonctionnent comme un refuge. C'est dans ces expériences qu'est enracinée sa foi, et non pas dans la pratique religieuse. Même dans ce cas, la Bible reste à la fois un vrai moyen de résistance contre la cruauté des guerres et un havre de paix, puisque les références bibliques, si inconscientes soient-elles, sont introduites dans une ambiance de décomposition naturelle et physique (les morts), et deviennent ainsi un lieu de mémoire.

La thèse de cet article est que, chez trois poètes du XX^e siècle, la Bible peut devenir le support idéal pour parler de la guerre. André Frénaud, Pierre Emmanuel et Yannis Ritsos trouvent dans la Bible une clef

d'interprétation des événements historiques, la Bible devenant aussi une réflexion sur l'acte poétique : la poésie en période de guerre n'est ni un livre sacré ni un médiateur entre le monde intérieur et le monde extérieur, à savoir un instrument ou une forme de résistance tangible, mais l'arche du salut. Danièle Chauvin, enfin, en citant Northrop Frye spécifie que « le mythe biblique et la poésie qui le porte sont bien alors cette force qui "contrebalance" et "rachète" l'Histoire »³⁵.

Date de réception de l'article : 29.11.15. Date d'acceptation de l'article : 12.06.16.

³⁵ D. Chauvin, « Septembre 1939 dans la poésie polonaise : l'histoire et le mythe », [dans :] D. Chauvin, P. Brunel (dir.), *1939 dans les lettres et les arts. Essais offerts à Yves Chevrel*, Paris, PUF, 2001, p. 118.

bibliographie

- Amanecer F., « Trois poèmes de Yannis Ritsos », *Études* 11/2005.
- Andreu A.-S., *Pierre Emmanuel*, Paris, Éditions du Cerf, 2003.
- Aragon L., « Un prisonnier libéré : André Frénaud », [dans :] J.-Y. Debreuille (dir.), *Lire Frénaud*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985.
- Bosquet A., *Pierre Emmanuel*, Paris, Seghers, 1959.
- Bourbon-Busset Jacques de, « Hommage à Pierre Emmanuel », Académie Française, 27 septembre 1984. Texte publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et accessible sur le site des Amis de Pierre Emmanuel. Disponible sur http://www.pierre-emmanuel.net/dropbox/Hommage_de_Bourbon-Busset.swf.
- Causse J.-D., « Le mythe : un langage des origines », [dans :] É. Cuvillier, J.-D. Causse (dir.), *Mythes grecs, mythes bibliques. L'humain face à ses dieux*, Paris, Éditions du Cerf, 2008.
- Chauvin D., « Apocalypse », [dans :] P. Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1998.
- Chauvin D., « Bible et mythocritique », [dans :] D. Chauvin, A. Siganos, P. Walter (dir.), *Questions de mythocritique. Dictionnaire*, Paris, Imago, 2005.
- Chauvin D., « Septembre 1939 dans la poésie polonaise : l'histoire et le mythe », [dans :] D. Chauvin, P. Brunel (dir.), *1939 dans les lettres et les arts. Essais offerts à Yves Chevrel*, Paris, PUF, 2001.
- Dabiez A., « Figures mythiques et figures bibliques », [dans :] C. Husserr, E. Reibel (dir.), *Figures bibliques, figures mythiques : ambiguïtés et réécritures*, Paris, ENS/Rue d'Ulm, 2002.
- Durand G., *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992.
- Emmanuel P., « Le poète et son public », *Poésie* 45, n° 22, 1945, repris dans son essai *Poésie Raison Ardente*, Paris, Eglhoff, 1948.
- Emmanuel P., *Anthologie poétique* (choix et présentation par Anne-Sophie Constant), Paris, Éditions de Corlevour, 2014.
- Emmanuel P., *Œuvres Poétiques Complètes*, Premier Volume (1940-1963), F. Livi et al. (dir.), Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001.
- Favre Y.-A., « Frénaud et la résurgence du sacré : *Haeres* », [dans :] J.-Y. Debreuille (dir.), *Lire Frénaud*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985.
- Frénaud A., « L'essence de la poésie », [dans :] J.-Y. Debreuille (dir.), *Lire Frénaud*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985.
- Frénaud A., *Il n'y a pas de paradis* (préface de Bernard Pingaud), Paris, Nrf/Gallimard, 1967.
- Frénaud A., *Les Rois mages* suivi de *L'Étape dans la clairière*, Paris, Nrf/Gallimard, 1977.
- Hetzel A., *La Reine de Saba. Des traditions au mythe littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
- Lacarrière J., « Yannis Ritsos », [dans :] J. Lacarrière (dir.), *Dictionnaire amoureux de la Grèce*, Paris, Plon, 2001.
- Mayaux C., « La Bible réfractaire d'André Frénaud », [dans :] J. Rieu et al. (dir.), *Échos poétiques de la Bible*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- Métoudi M., *Yannis Ritsos, qui êtes-vous ?*, Paris, La Manufacture, 1989.
- Nikou C., « Le voyage des Rois Mages : une lecture comparatiste

(T.S. Eliot, A. Frénaud, Z. Karelli) », *Graphè 20*, Arras, Artois Presses Université, 2011.

Ritsos Y., *Grécité* suivi de *Après l'épreuve* J. Lacarrière (trad.), Paris, Éditions Bruno Doucey, 2014.

Ritsos Y., *Le mur dans le miroir*, D. Grandmont (trad.), Paris, Nrf/Gallimard, 2001.

Schnyder P., *André Frénaud : « Vers une plénitude non révélée »*, Paris, L'Harmattan, 1997.

Seghers P., *La Résistance et ses poètes : France 1940-1945*, Paris, Seghers, 1974.

Simonnet A., *Le Christ de Pierre Emmanuel : l'élaboration d'un mythe personnel*, thèse de doctorat soutenue, en octobre 2006, à l'Université de Montpellier III-Paul Valéry sous la direction de Madame Renée Ventresque (la thèse est à ce jour inédite).

Simonnet A., *Pierre Emmanuel, poète du Samedi saint*, Paris, Parole et Silence, 2010.

Ρίτσος Γ., *Ποιήματα Α'*, Αθήνα, Κέδρος, 2001 [Ritsos Yannis, *Poèmes A*, Athènes, Kedros, 2001].

abstract

The two French poets, Pierre Emmanuel and Andre Frénaud, and the Greek poet Yannis Ritsos expressed in and through poetry, their revolt by using all the poetic means and the entire arsenal offered by the Old and New Testaments. *The Magi (Les Rois mages)* of Andre Frénaud, *Fight with your defenders (Combats avec tes défenseurs)*, *Day of Wrath (Jour de colère)* and *Freedom guides our steps (La liberté guide nos pas)* of Pierre Emmanuel and *Greekness (Ρωμιοσύνη/Grécité)* of Yannis Ritsos, become, through episodes and biblical figures, a symbol of resistance, freedom and salvation.

keywords

Bible, poetry, 20th century, World War 2

christos nikou

Christos Nikou est agrégé de langue et littérature françaises en Grèce. Après deux Masters 2/Recherche, de littérature comparée et de lettres classiques, à l'Université Paris-Sorbonne, il a soutenu une thèse de littérature comparée sous la direction de Madame la Professeur Danièle Chauvin à l'Université Paris-Sorbonne. Ses domaines de recherche portent sur la question du rapport entre « Bible et littérature ». Il a collaboré, à titre indicatif, au *Dictionnaire de la Bible dans la littérature mondiale* et participé à des colloques internationaux à Athènes, à Paris, à Cefalù (Sicile).